



René Lacaille, passeur de la musique réunionnaise

Rare héritier des "musiciens longtemps", qui à La Réunion animaient fêtes et bals avant que disques et radios ne se popularisent. René Lacaille est de ces musiciens emblématiques capables de transmettre leurs connaissances aux jeunes générations. Durant cinquante années d'une carrière aux débuts précoces, il aura contribué de façon marquante au renouvellement de la création musicale sur son île.

Fort de son expérience de baroudeur des scènes internationales, René Lacaille insuffle une fraîcheur nouvelle aux airs d'autrefois. Les dernières compositions de son album, *Mapou*, aux côtés de reprises choisies dans le répertoire des anciens, remettent au goût du jour le style créole du séga, tel que le jouaient les contemporains de son père.

Attablé dans un restaurant populaire du XX^e arrondissement, le multi-instrumentiste à la convivialité légendaire évoque son parcours, depuis le carrousel à propulsion manuelle de son enfance jusqu'aux tournées internationales qui l'ont conduit d'Hawaï au Japon, de l'Inde en Europe, de l'Amérique à l'Australie.

François Benignor : Dans quel environnement avez-vous fait vos premiers pas ?

René Lacaille : Je suis né le 28 janvier 1946 dans une petite case assez isolée à l'Étang Saint-Leu, dans les hauts de Saint-Leu à environ sept cents mètres d'altitude. On n'avait pas beaucoup de voisins. À l'époque, il n'y avait quasiment pas de voiture à La Réunion. Les routes étaient des chemins de terre et quand j'en voyais une, ça me faisait rêver pendant des jours... Nous n'avions pas beaucoup d'argent, mais il y avait toujours du monde qui venait manger chez nous. Comme mon père avait un orchestre, tous les musiciens venaient à la maison. Je ne sais pas comment ma mère se débrouillait avec le peu qu'on avait, mais tout le monde mangeait : on partageait.

F. B. : Quel genre d'enfance était la vôtre ?

R. L. : J'ai passé mon enfance avec mes cabris. J'emmenais mes bêtes brouter dans les ravines, je m'installais sur un arbre et je rêvais. La famille n'était pas riche, mais on avait les animaux : des poules, une vache, des lapins... Je travaillais la terre avec mon père. Il était musicien, mais il a fait un peu tous les métiers : bûcheron, vendeur de poisson, de cacahuètes... À l'époque, on ne pouvait pas gagner sa vie en faisant de la musique.

F. B. : Quels sont vos premiers souvenirs d'instruments de musique ?

R. L. : Les premiers instruments que j'ai eus entre les mains étaient des percussions fabriquées par mon père. Il fabriquait toutes sortes d'instruments avec ce qu'il avait sous la main. Il avait fait la première batterie qu'a jouée mon frère. Pour moi, il a fabriqué des bongos. Mais comme il les avait découpés dans des fûts métalliques, ils pesaient très lourd, et il fallait faire attention à ne pas se les laisser tomber sur le pied !... D'un autre côté, comme ils étaient en métal et en peau de vache, c'était incassable !... Mon père était l'un des deux seuls accordeurs d'accordéons sur toute l'île de La Réunion. Après leur mort, ce savoir-faire s'est perdu.

F. B. : Quelle importance avait la musique dans votre famille ?

R. L. : Nous étions cinq garçons et trois filles à la maison et tout le monde jouait de la musique : ma mère faisait la grosse caisse. Nous n'étions pas des musiciens professionnels, mais on jouait juste ce qu'il fallait pour faire danser les gens, surtout dans les mariages, les bals... Les fêtes foraines aussi : par exemple les fêtes de La Salette⁽¹⁾ duraient deux jours et deux nuits. On y faisait la musique pour le carrousel : le groupe jouait au centre du carrousel et avalait la poussière soulevée par les gars qui poussaient le carrousel de l'intérieur. Mon père jouait du trombone, il y avait une trompette, un saxo, un accordéon, une batterie... Pour

le carrousel, on faisait surtout un répertoire de ségas aux rythmes rapides, des airs qui se transmettaient depuis plusieurs générations, comme "L'Amour lé doux" que chantait Luc Donat.

F. B. : Comment avez-vous démarré dans la musique ?

R. L. : Comme mes frères, j'ai commencé à jouer avec mon père vers l'âge de 7 ans. Je suis resté avec lui jusqu'à 16 ans, alors que mes frères sont partis former leur propre groupe. Quand j'étais petit, c'était dur de jouer les mariages et les bals, parce que c'était long. À 7 ou 8 ans, il fallait tenir le coup jusqu'à 6 heures du matin. Vers 2 heures, mon père me versait un petit rhum, le "lève-tête" comme on dit à La Réunion, pour que je puisse continuer, et s'il le fallait, un deuxième pour tenir jusqu'à 6 heures. À La Réunion, les gens se marient beaucoup en décembre et en janvier. Durant cette période, il pouvait nous arriver de jouer dix soirées d'affiler. C'était à ces moments-là qu'on avait le plus de rhum... Mais je suis encore vivant et j'ai réussi à ne pas devenir un ivrogne.

René Lacaille,
à l'accordéon :
"Je voulais absolument
partir faire mon service
militaire en métropole
parce que c'était ma
seule chance de pouvoir
apprendre la musique."

1)- Lieu de pèlerinage très fréquenté près de Saint-Leu sur la côte ouest de La Réunion, Notre Dame de la Salette est fêtée chaque année à la mi-septembre. Des milliers de pèlerins y convergent en quête de guérisons miraculeuses.

F. B. : Comment êtes-vous devenu musicien professionnel ?

R. L. : À seize ans, j'ai eu l'opportunité de quitter mon village pour aller jouer avec l'orchestre de Jean Nativelle dans la ville de Saint-Louis, sur la côte. Son fils était parti à l'armée et comme l'orchestre marchait bien, il lui fallait absolument un remplaçant. Mon frère et moi avons été embauchés. On se relayait tous les deux à l'accordéon et aux percussions. On gagnait bien notre vie et je suis resté dans cet orchestre jusqu'à mes vingt et un ans. C'est là que j'ai découvert la guitare. Chez nous, il y avait le banjo, mais pas de guitare. Eux avaient une guitare électrique. C'était nouveau pour moi et j'ai voulu apprendre. Quand le guitariste est parti, j'ai pris sa place. Mon frère est resté seul à l'accordéon que je n'ai repris que bien plus tard. Notre répertoire était celui des bals et des mariages : boléro, paso-doble, valse, tango, slow, calypso, biguine, fox-trot, scottish, samba, bossa-nova, toutes les musiques à danser qu'on nous demandait. Voilà pourquoi je n'ai jamais de problème à jouer avec d'autres musiciens, que ce soit Yuri Buenaventura, Manu Dibango, Jacques Higelin, Bob Brozman ou d'autres...

F. B. : Ce savoir autodidacte vous a-t-il suffi pour devenir musicien professionnel ?

R. L. : Non, et c'est pourquoi je voulais absolument partir faire mon service militaire en métropole. Je ne suis pas quelqu'un de religieux, mais je priais pour être enrôlé, parce que c'était ma seule chance de pouvoir apprendre la musique. Je ne me voyais pas d'autre avenir que celui de musicien. Je dois dire que j'ai payé cher mon billet d'avion : vingt et un mois d'armée !... Mais une fois libéré, je me suis débrouillé pour rester en métropole, chez mon frère Renaud qui travaillait dans une usine de chaussures. Il a dû me fournir un certificat de travail pour que je puisse rester. Nous avons monté un orchestre de bal et je me suis mis à apprendre la musique de manière intensive. Il ne me donnait pas le choix. Il m'accueillait chez lui, allait travailler à l'usine, et en contrepartie, je devais travailler à fond le solfège. Je lui dois tout !...

F. B. : Quelles ont été vos premières expériences de musicien indépendant ?

R. L. : Après deux ans passés avec mon frère, j'ai rencontré une fille dans un bal. Elle m'a dit qu'elle habitait Paris et que je pouvais venir la rejoindre quand je voudrais. J'ai pris mes affaires et ma guitare et je suis arrivé à Paris. Juste à ce moment ont éclaté les événements de Mai 1968 ! Pendant trois ans, j'ai vécu la bohème à Paris. J'allais jouer dans les bars avec ma guitare, je faisais des bals comme guitariste et quelques séances de studio pour des accordéonistes. C'est une période très riche de ma vie : j'ai beaucoup écouté de musique, j'ai joué avec plein de gens et j'ai appris énormément.

Discographie

- René Lacaille – *Mapou* (World Music Network, 2004)
- Hommage à Alain Peters – *Rest'la Maloya* (Cobalt, 2003)
- René Lacaille & Bob Brozman – *Dig Dig* (World Music Network, 2002)
- René Lacaille – *Patanpo* (Daqui, 1999)
- Alain Peters - *Parabolér* (Takamba, 1998)
- René Lacaille – *Aster* (Discorama, 1996)

2)- Surnommé le “Roi du séga”, Luc Donat, mort en 1989, fut un partisan du métissage culturel très influent sur son temps. Violoniste, compositeur et chanteur, il a laissé une œuvre imposante, dont une partie a été compilée dans l’anthologie en trois CD publiée par le Pôle régional des musiques actuelles de la Réunion (PRMA) sur son label Takamba en 2004.

F. B. : Dans les années soixante-dix, la création musicale à La Réunion a connu pas mal de bouleversements auxquels vous avez beaucoup contribué...

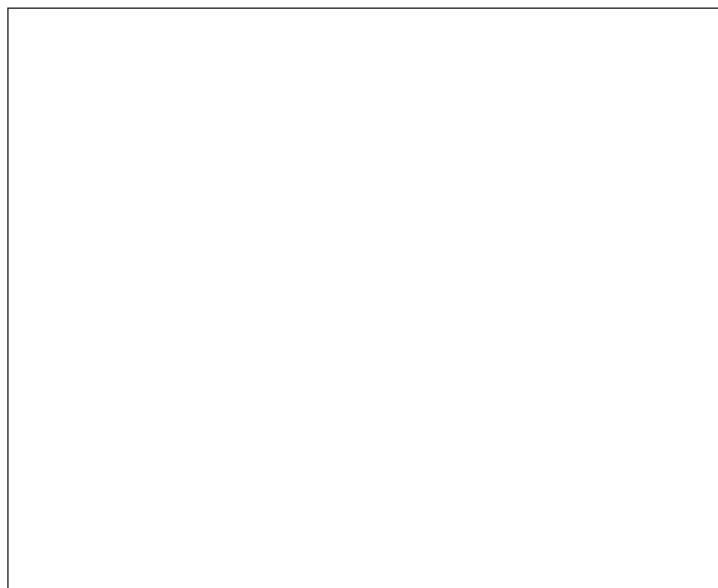
R. L. : Quand je suis rentré à La Réunion en 1972, j’ai rejoint le groupe Ad Hoc, qui avait été monté par Luc Donat⁽²⁾. Mais après un certain temps, Luc a laissé tomber le groupe, dont je suis devenu le leader et chef d’orchestre. C’est avec Ad Hoc que j’ai fait mon premier grand succès dans l’océan Indien, le fameux “Sax séga”, sorti en 45 tours en 1974. C’était la première fois que je jouais du saxo, d’où son titre. L’autre face était une chanson sur le football.

Un mélange des genres étonnant et inédit

Cette période marque une transition profonde dans l’histoire de la musique réunionnaise. La jeune génération de musiciens se nourrit de musique pop, à La Réunion comme ailleurs dans le monde. René Lacaille, qui s’est formé aux nouveaux sons du rock français durant ses années parisiennes, vit d’abord l’aventure éphémère du groupe Satisfaction, créé en 1975 par le jeune chanteur compositeur de génie Alain Peters. Une première aventure qui tourne court puis rebondit dans une nouvelle dimension avec Caméléons, formation devenue mythique. En deux ans d’existence, ce groupe aura forgé les bases d’une musique inédite, comme le décrit fort bien Thierry Barra dans le livret de l’album *Parabolér*, consacré à l’œuvre de feu Alain Peters : *“Tout commence en 1976, au sous-sol du cinéma Royal à Saint-Joseph. Le propriétaire des lieux, M. Chan-Kam-Shu, voulant se lancer dans la production musicale, aménage un studio d’enregistrement très vite envahi par de jeunes musiciens en quête de nouvelles pistes menés par René Lacaille. Nourris de Beatles, ils mélangent Hendrix avec les rythmes du séga et du maloya et l’illustrent par le nom qu’ils se choisissent : Caméléons. Parmi ceux-ci, figurent Bernard Brancard, Hervé Imare, Joël Gonthier et bien sûr Alain Peters. Venu de métropole, Loy Ehrlich⁽³⁾ vient se joindre à la bande jouant un bœuf psychédélique permanent. Mais dans ce sous-sol mué en étrange creuset viennent aussi enregistrer les ségatières de la famille Lacaille.”*

Le plus grand regret de René Lacaille, c’est que ce groupe aux mille idées, qui vivait quasiment en permanence dans le studio, n’y ait enregistré qu’un seul 45 tours, “La Rosée si feuille songeait”/ “Na voir demain”, alors qu’il accompagnait toutes sortes de chanteurs. L’aventure s’arrête en 1978, quand le propriétaire décide de fermer le studio trop peu rentable. René Lacaille s’envole alors pour Paris. Il s’installe chez Loy, qui poursuit à la Réunion l’expérience avec Alain Peters dans le groupe Carousel. René traverse une période noire. Séparé de sa première femme, son instinct suicidaire prend le dessus dans la capitale. Il joue peu, se laisse aller. La rencontre avec sa seconde femme et les enfants qu’elle lui donne vont le sortir

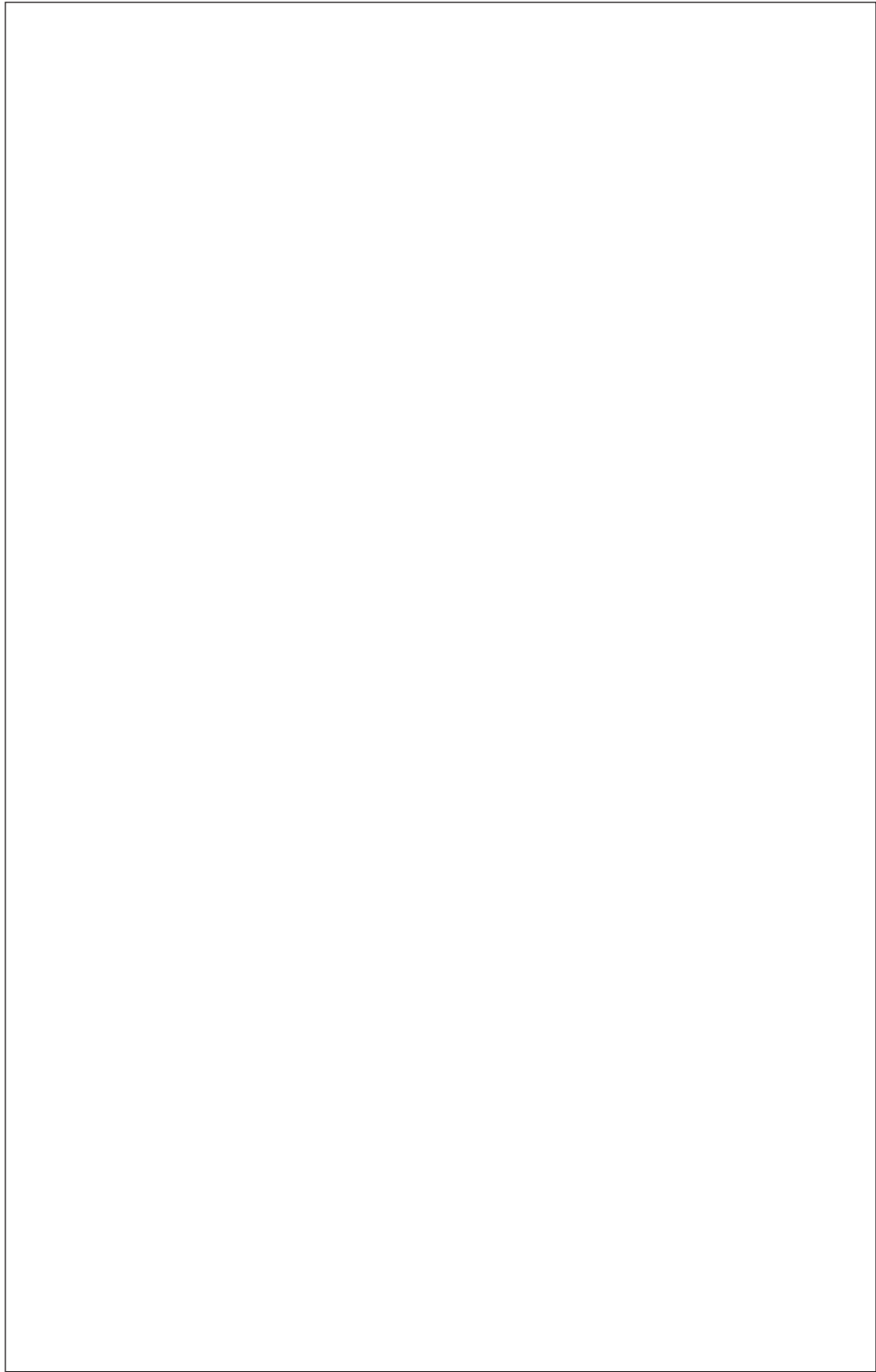
3)- Musicien et compositeur, membre du Hadouk Trio, également directeur artistique du Festival Gnaoua d’Essaouira (cf. *H&M*, n° 1251, “Festivals de musique au Maroc”).



de la dépression. En 1981, il démarre une seconde vie à Grenoble, où il anime des cours d'initiation musicale avec des enfants. Après deux albums assez confidentiels enregistrés dans les années quatre-vingt, son premier CD, *Aster* (Discorama, 1996), affirme le style personnel et enjoué du chanteur, qui se remet progressivement à l'accordéon.

Alain Courbis, directeur du Pôle régional des musiques actuelles (PRMA)⁴⁾ de La Réunion, va contribuer à remettre sa carrière à flot. Chaque année, l'antenne de La Réunion des Découvertes du Printemps de Bourges, pilotée par le PRMA, présente les groupes qu'il sélectionne dans le cadre du festival. C'est l'occasion d'une fête réunionnaise, immanquablement animée avec maestria par René Lacaille. L'homme possède toutes les qualités pour rendre un moment de rencontre convivial et festif. Son répertoire est sans limites et son accordéon, sa guitare ou son mélodica suffisent à produire la musique adéquate. Dans tous les salons internationaux de la musique, Midem, Womex, Striktly Mundial, partout où s'affiche le PRMA, René Lacaille est un élément incontournable de la délégation. C'est aussi le PRMA qui organise la fructueuse rencontre musicale de René Lacaille avec le guitariste américain Bob Brozman, dont la virtuosité versatile a fait le tour du monde. En résidence à La Réunion avec la famille Lacaille, le guitariste découvre une culture et une musique dont il ignorait tout. Les deux artistes se complètent et se comprennent à merveille. *Dig dig*, album optimiste et joyeux fruit de leur résidence de création est publié en 2002 par le label anglais World Music Network. Les deux hommes, devenus des amis, sont en tournée en Australie au printemps 2005 et préparent leur prochain album ensemble. Il sera produit par le même label, qui vient de publier *Mapou*. René Lacaille y est entouré de son fils Marc, sa fille Oriane Lacaille et son neveu Yanis. Ainsi se perpétue la tradition des "musiciens longtemps". ◀

4)- *H&M*, n° 1242,
"La Réunion exporte
sa musique".





Navettes, croquets et craquants de France

*De Marseille à Strasbourg,
en passant par le Languedoc,
le Périgord et les Flandres,
Marin Wagda nous emmène dans
un rapide tour de France,
de navettes en croquants, sans
oublier les Biscotins de Bédarieux,
pour goûter les plus renommés
de nos gâteaux secs. Ce voyage
s'achèvera dans l'île de Beauté, où
abondent cuculelli, petits croissants
aux pignons, à la pâte d'amande
presque pure, canistrelli
et petits biscuits ronds à l'anis.*

Le calendrier des fêtes, pendant l'hiver, nous avait conduits à la Chandeleur, au 2 février, après une longue année à faire croustiller les bricks, *bouraks, filo, ouarqa* et autres feuilles fines. Cette célébration de la Lumière du Christ au milieu des frimas, à mi-chemin de la longue traversée des froidures de l'occident, renouvelée des centaines de fois, dans l'Europe chrétienne s'opère sous les espèces de la crêpe en presque tous les lieux. Nous n'avons pas manqué dès lors de goûter les plus rustiques, mais certainement pas les moins délicates ni les moins subtiles de ces crêpes, dans les rudes terres de la Bretagne et de la Corse. Peut-être aurons-nous le loisir de passer à d'autres, plus tard, dans d'autres régions de la France ou d'autres pays du monde.

Pour l'heure, le souvenir de la Chandeleur, bien lointaine aujourd'hui, nous entraîne à Marseille, où l'on ne fait rien comme ailleurs, où la Grèce a posé sa marque six siècles avant le Christ, au creux du Lacydon, calanque plus aventurée que les autres dans les terres. Là, dans Massalia la populeuse, emplie de tous les migrants de la Méditerranée, dans les années qui suivirent l'an 300 après la naissance de Jésus, commence une persécution des chrétiens sous le règne de l'empereur Dioclétien. Un soldat nommé Victor refuse de sacrifier aux dieux romains et meurt, décapité ou écrasé sous la meule d'un boulanger, c'est selon, aux dires des érudits. Sur sa tombe, entourée de celles d'autres saints martyrs, un voyageur parmi tant d'autres, revenu de l'orient, Jean Cassien, moine, fonde un monastère quelque cent vingt ans plus tard et lègue son *De institutis coenobiorum*. Le monastère se nomme Saint-Victor et l'ouvrage sur les *Instituts de cénobites* régleme la vie des moines et des moniales rassemblés pour vivre leur foi dans les couvents d'alors.

À ce que raconte la légende, une statue de la Vierge aurait échoué sur la rive du Lacydon, près de Saint-Victor, vers la fin du XIII^e siècle.

Visage foncé et souriant, couronne dorée, robe de vert et d'or, portant l'enfant Jésus, cette Madone était sortie de la crypte où elle avait été mise, à chaque retour de la Chandeleur. On la remontait dans la basilique et on la promenait dans le quartier où la suivaient des centaines de pèlerins portant des cierges verts. Là étaient bénites la ville et la mer, et Marie retournait à sa crypte, où des messes étaient dites pendant encore une semaine, puis elle attendait jusqu'à la Chandeleur suivante. C'est à cette occasion qu'étaient distribuées, dit-on, par les autorités religieuses, des douceurs dont on ne sait si elles étaient des crêpes ou autre chose. Après la cérémonie, chaque pèlerin rentrait chez lui avec une gâterie ecclésiastique et son cierge vert, qu'il laissait brûler jusqu'à consommation totale.

Le fameux Four des Navettes de Marseille

Ce n'est qu'à partir de l'an 1781, qu'un boulanger bien classique, Monsieur Aveyrous, fonda le fameux Four des Navettes de la rue Sainte, près du Vieux-Port. Il y fabriqua des biscuits secs parfumés à l'eau de fleur d'orange, des biscuits en forme de fin boudin fendu longitudinalement, qui se transformaient en petit navire fuselé à la cuisson, ou en navette de fileuse, à une époque où l'on savait ce qu'était une fileuse et une navette. Depuis cette date, le Four des Navettes fabrique toujours au même endroit les mêmes pâtisseries, que l'on achète par douzaines. La procession avec les cierges verts s'est perpétuée, avec la bénédiction à la ville, à la mer et désormais au four et à ses navettes. Bien sûr, la recette de Monsieur Aveyrous est restée secrète jusqu'à nos jours et ses héritiers la gardent précieusement. Cela n'empêche pas d'autres pâtisseries de la Provence de proposer aussi des navettes moins énigmatiques où l'on sait que sont mêlés de la farine, du sucre, du beurre, des œufs, un peu d'eau et de lait, avec de l'eau de fleur d'orange ou du citron. Certains cohabitent honorablement avec les maîtres du Four de la rue Sainte, d'autres dénomment navettes provençales des productions un peu différentes des navettes de Marseille et certains osent, dans la cité de Marius, Fanny et César, appeler navettes des brioches souples singeant sans vergogne la forme des biscuits sacrés de la Chandeleur à Saint-Victor. Point de crime ne s'est commis à ce qu'il semble, ni vendetta, ni guerres intestines, entre les sectateurs de la navette croquante et les hérétiques de la navette briochée souple, ce qui montre à quel point les gens de Marseille sont tolérants et philosophes, comme l'étaient sans doute leurs ancêtres de Phocée, qui savaient bien que commerce est père de toutes les civilités.

D'autres navettes se croquent aussi, plus loin, de l'autre côté des Cévennes. Marseille n'en a cure et laisse faire. Ces biscuits n'ont plus partie liée avec la Chandeleur, le monde en parle moins et l'on se demande même s'ils existent vraiment en dehors des rêves de gastronomes érudits, quêteurs d'exceptions et de particularités. Oui, ils existent, plus modestement quant à la renommée, plus richement quant aux calories et aux pro-

duits. Ce sont les navettes de la région d'Albi dont la forme est la même, mais où l'on trouve, en sus des œufs qui servent de liant dans toutes ces pâtisseries, bien plus de beurre, du rhum et des amandes concassées en bonne quantité. Alors, entre les navettes de Marseille et celle d'Albi, lesquelles sont les meilleures ? C'est demander à un enfant s'il préfère son père ou sa mère et nous laisserons là cette question plus qu'incongrue pour aller vers d'autres biscuits, d'autres croquants classiques de la France, qui au fond n'en compte pas d'innombrables.

Des variétés étonnantes de recettes

Nous irons au pas de vagabond, au gré du voisinage et de l'errance. Ainsi, entre les navettes de Marseille et celles d'Albi, au sud des hérétiques Cévennes, se trouvent les Biscotins de Bédarieux, à la farine, à la cassonade, encore plus modestes en beurre que les navettes de Saint-Victor, mais prodigues en rhum, eau de fleur d'oranger et zeste de citron. Point de référence à un navire dans leur forme. Des trèfles, des carreaux, des piques, des cœurs, un univers de joueurs de cartes très profanes, loin des pompes du sacré, des processions et des cierges. À Nîmes, la même pâte est enrichie d'amandes concassées pour servir à un authentique biscuit, au sens où biscuit veut dire "cuit deux fois". Elle constitue les croquants de Nîmes, portés au four sous la forme de bandes de cinq centimètres, que l'on coupe en biseau et que l'on cuit une fois encore. Si l'on pousse un peu vers le nord, les croquants de Mauriac, dans le Cantal, sont d'une pâte aussi rustique que les navettes de Marseille, voire plus. Ils sont dorés à l'œuf dans une cité qui vit la Vierge apparaître à la fille de Clovis Théodechilde et se présentent sous des formes diverses. Un peu plus à l'ouest, dans le Périgord, les croquants n'ont pas de beurre mais de la crème, de l'eau de fleur d'oranger et des noix concassées. On les découpe en bâtonnets dans une pâte étendue au rouleau et on les passe au four. Si l'on remonte vers le nord, les croquets de Sully-sur-Loire, dans l'Orléanais, ressemblent, en plus rustique, aux croquants de Nîmes, avec farine et cassonade, mais pas de beurre. On rajoute des amandes concassées et l'on passe au four de larges bandes, ensuite découpées en bâtonnets, dorées à l'œuf et recuites. Résolument au nord, cette fois, près d'Arras, les gâteaux de Saint-Nicolas, avec autant de sucre que de farine, avec bonne mesure de beurre, un seul œuf et de la vanille, présentent la forme de petits bonhommes le plus souvent. Bien sucrés et beurrés, ils sont parents des fameux pains d'amandes de toutes ces Flandres et cet Artois où l'on s'étripa vaillamment ; des pains d'amandes qui ne comportent point d'amandes mais la fameuse vergeoise,

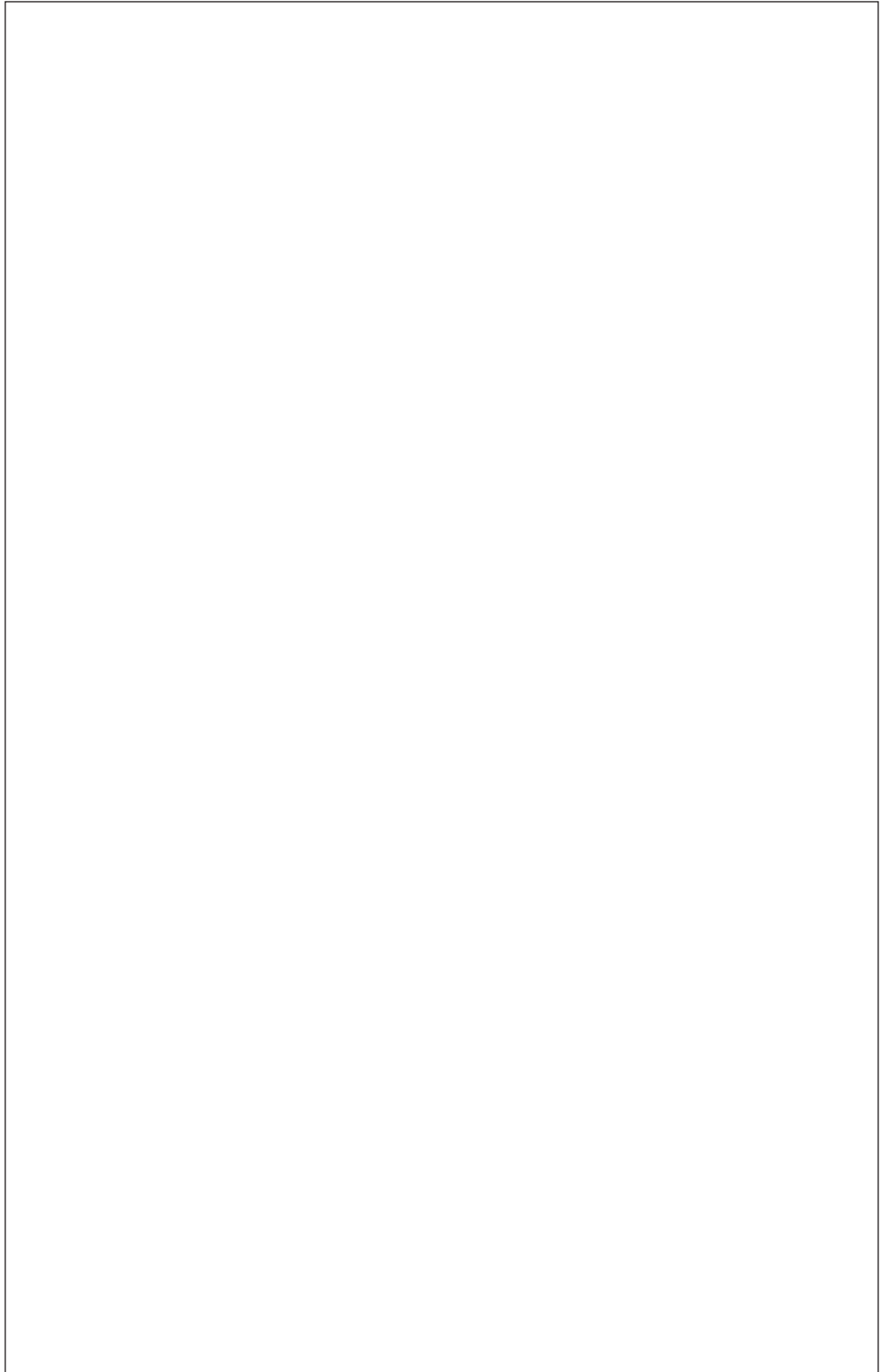
Ni vendetta, ni guerres intestines, entre les sectateurs de la navette croquante et les hérétiques de la navette briochée souple, ce qui montre à quel point les gens de Marseille sont tolérants et philosophes.

sucre roux de la betterave. Enfin, voguant sud-est, nous arrivons vers l'Alsace. Ici, l'amateur d'originalité peut trouver, s'il cherche bien, des bretzels sucrés, à l'anis, côtoyant les classiques bretzels au levain, parfumés au cumin et affectant la même forme en huit que ces homologues parsemés de gros sel.

Les multiples biscuits de l'île de Beauté

Ainsi de Marseille à Strasbourg, en passant par le Languedoc, le Périgord et les Flandres, un rapide tour de la France continentale nous aura conduits de navettes en croquants, à goûter les plus renommés de nos gâteaux secs. Si nous repartons à Marseille, maintenant, pour franchir les quelques milles marins qui nous séparent de l'île de Beauté, des étonnements nouveaux nous attendent, dans un pays où ces pâtisseries paraissent nettement plus nombreuses, eu égard à la surface et au nombre d'habitants.

Qu'on imagine ! *cuculelli* en forme de losanges, à la farine, au sucre, à l'huile d'olive, au vin blanc et au bicarbonate de soude, et petits croissants aux pignons, à la pâte d'amande presque pure, en forme de boudins, recourbés avant d'être plongés dans l'œuf et roulés dans des pignons de pin pour passer au four. Plus ingénieux encore et plus délicats, les *canistrelli* forment d'abord une pâte aux grains d'anis, à la farine et à la levure, avec sucre et beurre. Cette pâte est parfumée d'extrait de vanille et d'anis, agrémentée d'une julienne de zestes d'orange et de citron, puis mise à sécher dans un moule bas au réfrigérateur avant d'être découpée en petits carrés que l'on dore à l'œuf et cuit au four. De même, les petits biscuits ronds à l'anis de cette Corse tellement imaginative, à poids égal de farine et de sucre, sans beurre mais avec beaucoup d'œuf et des graines d'anis, sont déposés en petits tas sur la plaque du four et sèchent une nuit avant d'être retournés et cuits. Comme beaucoup des croquants délicats de ce rapide tour de France, ils peuvent être conservés dans une boîte en fer blanc et ressortis à l'occasion d'un thé, d'un apéritif, d'un goûter avec des enfants ou des amis, ou des amis enfants, ce qui est mieux. Ils peuvent aussi se manger très égoïstement à même la boîte, tout seul en sa chambre ou dans un recoin, quand nul ne regarde et sans rendre de compte à personne d'autre que sa balance, quand on n'a pas, comme tout vrai sage, jeté sa balance dans la première poubelle qui passait. ◀





par **ANDRÉ VIDEAU**

La fiancée syrienne

Film israélien de Eran Riklis

► Après pas mal de passages à vide, le cinéma israélien, souvent par le biais de coproductions internationales, connaît une période d'activité assez intense. À travers des sujets qui ne craignent pas d'aborder les thèmes les plus sensibles qui bouleversent et parfois fracturent une société fragilisée et les populations limitrophes, le cinéma devient un témoin irremplaçable.

On a ainsi pu voir récemment Amos Gitai, réalisateur chevronné, dénoncer dans *Terre promise*, au titre iconoclaste, le trafic d'une véritable traite des blanches (des blondes) de l'Estonie vers les villes côtières, à travers des réseaux mafieux, faisant abstraction, face au profit, de toute réf-

rence morale ou confessionnelle : égyptiens, bédouins, israéliens.

La prostitution est encore le thème de *Mon trésor*, premier long métrage de Keren Yedaya. Dans l'envers du décor de la prospérité, une mère et sa fille, sans ressources, sont aussi les victimes de la misère sexuelle.

Cette difficile émancipation des femmes dans une société composée fortement imprégnée de ses origines orientales, et donc soumise à un individualisme à deux vitesses, est traitée dans un tout autre registre dans *Prendre femme* du couple Shlomi et Ronit Elkabetz et dans *Avanim* de Raphaël Nadjari.

Dans le style plus percutant de *Tu marcheras sur l'eau* de Eytan

Fox, c'est le mâle israélien (un agent du Mossad, en l'occurrence) qui est mis en cause. Sa virilité sort bien amochée d'une confrontation avec une famille allemande dont le grand-père a été un dignitaire nazi.

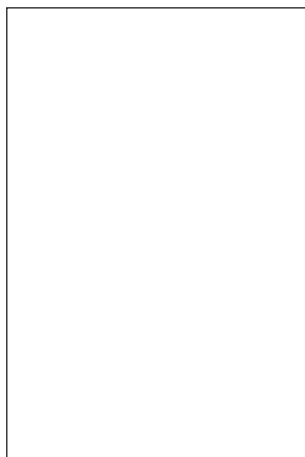
Bouquet artistique de ces salves cinématographiques : *La fiancée syrienne* de Eran Riklis, comédie très enlevée sur les péripéties d'un mariage frontalier, digne d'une version proche orientale du *Chapeau de paille d'Italie* de Labiche, où toutes les consonances et dissonances politiques viennent renforcer le jeu.

Nous sommes dans l'enclave druze du Golan syrien annexée par Israël depuis la guerre de 1967, avec ce que cela comporte de barrages, de chicanes et de chicaneries sur le tracé des limites et l'implantation des zones de passage. Nous allons prendre toute la mesure de l'inconfort de ce *no man's land* à l'occasion d'un jour qui devrait être glorieux. On doit célébrer les noces de Mona (Clara Khoury), fille d'un notable, irréductible opposant à l'occupation israélienne, et persécuté comme tel (Makram J. Khoury). Elle a répondu aux avances télévisuelles d'un présentateur en vogue à Damas. Les ondes et les amours n'ont pas de frontières, mais le passage d'un territoire à l'autre devient une affaire d'État, nécessitant l'intermédiaire des Nations unies. Pour l'heure les

négociations piétinent et la noce est scindée en deux, de part et d'autre du *check-point*. Les difficultés se succèdent en cascade dans des impératifs de tragi-comédie : le lieu qui est un casse-tête géopolitique ; le temps compté et qui s'amenuise devant les impatiences des impétrants et de leurs invités, et devant la nonchalance des fonctionnaires plus perturbés qu'à l'ordinaire par l'accession de Bachar al-Assad à la succession de son père Hafez à la tête du pouvoir syrien ; l'action qui se démultiplie dans les imbroglios familiaux. Le père refuse d'obtempérer aux règles de sa relégation, comme de pardonner à son fils qui a épousé une Russe. Amal, la fille aînée (Hiam Abbass) brandit l'étendard de la révolte féministe pour passer outre aux interdits d'un mari jaloux et rétrograde et envisager de reprendre des études interrom-

pues pour élever ses enfants. Le fils cadet ramène de la diaspora un sourire ravageur et n'en rate pas une (surtout parmi les petites médiatrices de la diplomatie onusienne, au risque de faire échouer les pourparlers).

Les vertus de la comédie, de ses personnages à vif, de ses situations absurdes, permettent, mieux que des discours partisans ou une vaine recherche de l'objectivité, de saisir toute la complexité des problèmes et toutes les ambiguïtés dans lesquelles se débattent les individus quand ils échappent aux généralités. La métaphore du mariage extra-territorial illustre toutes les difficultés des relations intercommunautaires. Nul doute que la collaboration active de Suha Arraf, Arabe israélien et journaliste palestinien, n'ait contribué à donner au film une ambiance judicieuse et bien souvent jubilatoire. ◀



coller à l'actualité et de traiter, par la dérision, un contexte qui, à bien des égards, est dramatique. Montée de l'intégrisme et résistance au quotidien dans *Bab el Oued City*, déferlement des paraboles et de l'Internet sur fond de pénuries, de magouilles et de séquelles des cataclysmes.

Kamel et Bouzid (Samy Naceri et Faudel) sont deux frères qui, comme il se doit, vivent à l'étroit avec leur famille et subsistent en ayant recours à des expédients (éventaires de cigarettes de contrebande sur la Moutonnière, la route de l'aéroport). Seul Bouzid a trouvé une véritable échappatoire aux frustrations et à l'ennui ambiant. Il fréquente assidûment le cybercafé de Tchouch (Boualem Benani) qui se trouve, c'est une aubaine, au bas de leur immeuble. Pour ainsi dire sans quitter ses babouches (ou ses baskets), il peut "chater" avec des filles du monde entier et sortir de l'isolement et de la morosité. Et ça marche au-delà de toute espérance. Au point que Laurence (Julie Gayet), la plus assidue de ses interlocutrices, répond à son invitation et débarque à Alger. À peine

Bab el Web

Film franco-algérien de Merzak Allouache

► Depuis *Omar Gatlou* en 1976, Merzak Allouache porte sur la société algérienne un regard à la fois tendre et caustique qui emprunte souvent les recettes les plus cocasses de la comédie. *Chouchou* (2002), désopilante histoire de travesti immigré, campé par un Gad El Maleh en pleine performance, délire verbal et gestuel irrésistible, avait atteint les sommets du genre et battu des records d'audience (y compris en Algérie où la censure est prompte à s'effaroucher et où les infrastructures

cinématographiques sont sinistres). *Bab el Web* s'inscrit dans la même veine. Il rejoint aussi, jusque dans le clin d'œil du titre, *Bab el Oued City* (1993), chronique du célèbre quartier populaire, sorte de Canebière locale, aux traditions truculentes, et ce, depuis des décennies, malgré l'accumulation des catastrophes, attentats, inondations, tremblements de terre.

L'art et l'astuce de l'auteur, même s'il a eu la main un peu moins heureuse dans ce nouvel opus, sont de

le temps d'expédier au bled mère et sœur, avant d'aller accueillir la visiteuse à Dar el Beida. Les deux frères vont rivaliser d'hospitalité, de maladresses, de séduction et de rivalité, dans un contexte qui ne prête pas forcément au tourisme classique.

Ces ambiguïtés et ces paradoxes constituent un des charmes du film, d'autant que Laurence n'est pas une banale invitée. Elle aussi poursuit une quête identitaire, à rebours des deux frères "immigrés" qui regrettent le pays dont le père les a égoïstement arrachés. Elle recherche un père disparu, vivant en Algérie sous le pseudonyme de Hadj Patte Folle (Hacène Benzerari) et devenu un des magnats de la petite délinquance. Celui-là même qui a maille à partir avec Kamel et Bouzid. Imaginez l'imbroglio en perspective !

Mais, au bout du compte, l'essentiel n'est pas là. La qualité première du film est dans la façon dont les péripéties s'inscrivent dans l'atmosphère. "L'ambiance" comme on dit sur place. Une Algérie qui aspire à un monde meilleur, fusse dans un ailleurs hypothétique et qui, tout en rongant son frein, mord à belles dents dans un présent ingrat pour en tirer quelques jouissances instantanées. Ici, c'est le *trabendo* (la contrebande) de tous les produits rares et défendus. Là, ce sont les bars où la bière coule à flots, le serveur peut y rouler des hanches et s'appeler Loana, et où le karaoké propage les derniers tubes du hit-parade. Ailleurs encore, c'est la foule des parieurs clandestins

pour des combats de béliers... Tout cela sous le pullulement des drôles de parasols de la télévision satellitaire.

Merzak Allouache excelle dans ces chroniques hautes en couleur et prises sur le vif, ces galeries de

personnages en marge, à l'exemple de la folle malicieuse qui simule des suicides en provoquant des accidents, histoire de se faire prendre un bon moment en charge et de se régaler de sucreries et de whisky (Bakhta Benouis). ◀

Va, vis et deviens

Film franco-israélien de Radu Mihaileanu

► Derrière son titre en forme d'exhortation adressée à Schlomo, son jeune héros, par sa mère prête au sacrifice ultime de la séparation, le film relate un épisode assez mal connu de l'histoire de l'État d'Israël et l'une de ses composantes les moins évidentes : les Falashas, d'origine éthiopienne. Parmi les populations déplacées qui s'entassaient dans l'effroyable misère des camps aux confins du Soudan, se retrouvent des chrétiens, des musulmans et... des juifs. Tous fuyant persécutions, famines, épidémies et menaces d'extermination, en attente de l'aide internationale. Israël, soutenu par la logistique américaine,

va procéder en 1984 à une opération de "sauvetage sélectif" au bénéfice des Falashas, seules tribus noires d'Afrique revendiquant l'appartenance au Beta Israël (la maison d'Israël) et la descendance de la reine de Saba et du roi Salomon. Le raid du Mossad, sous forme de pont aérien, effectué par gros porteurs qui ressemblaient à de gigantesques oiseaux de fer, était conforme aux prédications bibliques et donc rassurant. Il fut baptisé "opération Moïse" et permit, dans sa première phase, de sauver quatre mille juifs. Ou prétendus tels.

Ainsi le petit garçon, confié par sa mère chrétienne à une femme

juive "rapatriée" va devoir survivre dans l'imposture et sous le nom de Schlomo. Sa mère adoptive disparaît à son tour, non sans lui avoir inculqué les éléments d'une généalogie d'emprunt qui le rendront recevable dans le pays d'accueil où l'eau abonde et redonne des couleurs à la vie.

Après le bain lustral et quelques épreuves d'identification, le voilà doté d'une famille adoptive, aisée, affectueuse, bien pensante (des sépharades de gauche, originaires de Tunisie, peu susceptibles de se laisser influencer par des critères ethniques, confessionnels, ségrégationnistes sur lesquels, hélas, le pays souvent se construit).

À ce point du récit, où l'on voit se dessiner tous les éléments d'une épopée pathétique autour de la destinée de Schlomo (interprété successivement par Moshe Agazai dans le rôle de l'enfant, Moshe Abebe dans celui de l'adolescent, et Sirak M. Sabahat, l'adulte) il faut souligner deux atouts majeurs du film. La superbe écriture d'un scénario à très forte intensité dramatique (le roman éponyme sort chez Grasset, ce qui n'est pas un hasard). La magistrale interprétation du couple de parents adoptifs dans lequel s'incarne une partie des interrogations, des contradictions, des espérances des habitants de ce pays, toujours sur le qui-vive. Yaël Abecassis, troisième femme à s'approprier la maternité de Schlomo, à nouer pour lui comme un cordon ombilical plus charnel que nature, qui transmet l'amour à défaut de la judéité. Il faut voir la scène bouleversante

où elle lèche le visage de ce fils choisi et contesté, paragon de la mère, moitié piété, moitié louve. Quant à Roschdy Zem, on sait désormais (mais qui en doutait ?) qu'il pourra tout jouer. Le voilà, lui l'Arabe musulman d'origine marocaine, dans la peau d'un juif sépharade athée, parlant hébreu et citant le Talmud. Performance inouïe à laquelle nous avaient pourtant habitué d'autres prouesses. Qu'on se souvienne que dans *Vivre au paradis* de Bourlem Guerdjou, il avait tout naturellement pris l'accent immigré des Algériens du bidonville de Nanterre, ou dans le

récent *Tanja* de Hassan Legzouli, ses frères marocains le raillent à cause de ses intonations peu orthodoxes. Il entre dans la galerie des plus grandes carrures, un Gabin, un Ventura, un Depardieu. Des facultés infinies de composition, de transformation, en plus. Ajoutons pour terminer que la musique et l'humour s'inscrivent comme des métaphores obstinées du métissage qui réconcilie les identités divergentes. On danse et chante arabe en Israël, et Schlomo foule pieds nus la Terre sainte ou parle familièrement à Mandala, la vache du kibboutz. ◀

Les mauvais joueurs

Film français de Frédéric Ballekjian

► Autour d'un petit groupe de parieurs, de paumés et de badauds, la caméra fébrile décharge de l'adrénaline, virevolte à la vitesse des cartes et se resserre sur trois individus qui visiblement mènent le jeu. On découvre vite qu'ils n'aiment pas perdre mais ont peu d'atouts pour gagner. Alors ils trichent. Ni vu, ni connu, je t'embrouille.

Cette époustouflante partie de bonneteau, située du côté de Strasbourg-Saint-Denis, ouvre brillamment le film et lui donne un ton haletant qui parviendra à se maintenir presque jusqu'au bout, en tout cas durant de nombreux morceaux de bravoure rendant ce premier long métrage très prometteur. Il y a là deux frères : l'aîné Sahak (Simon Abkarian), le cadet Vahé (Pascal Elbé) et leur pote Toros (Isaac Sharry). Trois beaux bruns

à la superbe faite de jactance et de dextérité, trop factice pour camoufler l'arnaque et servir longtemps de palliatif à la déconfiture de leur véritable "biznes". Dans leur quartier du Sentier, le commerce du textile et de la confection est en crise. La communauté arménienne qui a connu, après d'autres, son apogée doit céder le terrain devant la pénétration tentaculaire des Chinois.

On a beau être aux approches festives et idylliques de Noël et du Jour de l'an, avec leur lot d'ampoules, de guirlandes et de flocons de neige, nous voilà plongés dans un univers d'embouteillages et de violences, de turbulences et de conflits, dignes de certains quartiers de New York ou de Shanghai. Là s'arrête la comparaison car ce maelström explosif fait très vite



voler en éclats les habituels clichés communautaires, les mièvreries enluminées du catéchisme interculturel et les plongées agressives à grands coups d'avertisseurs et de gyrophares dans les ténèbres de l'ethnicité.

Les rôles principaux font fi des stéréotypes et représentent d'abord

des individus en rupture de groupe. Ils transgressent des codes en s'émancipant et révèlent ainsi les fractures communautaires ou les aléas de l'intégration. Celui de Pascal Elbé par exemple. Vahé le dur qui pleure sur ses peines de cœur, beaucoup moins bluffant et prévisible que ses comparses. Une fragilité d'adolescent malgré sa capacité de donner et d'encaisser des coups. Celui qui s'éprend d'une "amitié maternelle" pour Yuen, le petit clandestin rebelle (Teng Fei Xiang), qui lui fera prendre des risques insensés, entre une partie de baby-foot et un saut de l'ange par la fenêtre. Ou encore celui de Lu Ann, seule personnalité féminine qui a du mal à s'imposer dans ce milieu d'hommes, comme

elle en a à s'opposer aux impératifs de sa communauté pour accéder à l'indépendance économique et sentimentale. Linh-Dan Pham semble par ailleurs dotée d'une même volonté d'affirmation sur les écrans. On vient de la voir, tout aussi décidée, dans *De battre mon cœur s'est arrêté* de Jacques Audiard, ouvrant peut être la voie à l'émergence d'une génération de comédiens d'origine asiatique.

À ceux qui trouveraient que ce film intrépide, avec son lot de petits truands tragiques, n'est pas très édifiant, nous conseillons de réfléchir sur ce que l'auteur appelle "un capharnaüm esclavagiste". Les bas-fonds du tissu et du prêt-à-porter ne sont pas exclusivement situés dans le tiers-monde. ◀





R o m a n s

Le jour du Watusi - 1 : Les jeux féroces

Francisco Casavella

traduit de l'espagnol par Claude Bleton
Actes Sud, 2005, 280 pages, 19,80 euros

► Barcelonais de quarante-deux ans et auteur de quatre romans, Francisco Casavella appartient à la jeune génération des romanciers espagnols et la critique hispanique verrait en lui un des piliers de la nouvelle littérature nationale. *Les Jeux féroces* sont le premier volet d'un triptyque sur "une Espagne de la transition qui titube entre franquisme moribond et démocratie balbutiante" (dixit l'éditeur). La traduction des deux prochains livres, *Du vent et des bijoux* et *Le langage impossible* est annoncée pour cette année. Francisco Casavella écrit dans une langue touffue et chargée, une densité nourrie de précisions et de descriptions, d'allusions, de renvois et de rappels. Il dissèque la ville, les groupes sociaux et l'histoire récente de son pays.

Cette première livraison s'ouvre sur l'année 1995 et sur une mystérieuse demande de "Rapport" par un non moins mystérieux "Lecteur" qui conduit, Fernando, le narrateur, à évoquer un souvenir personnel : une journée d'août 1971, la plus importante de sa vie où,

pendu aux basques de Pépito le boiteux, un petit gitan paria, il court à travers les bas-fonds de la ville à la recherche d'un certain Watusi accusé du meurtre de la petite Julia.

Julia appartenait au clan des Celso qui s'est empressé de dépêcher ses sbires sur les traces du Watusi, truand bringueur et danseur, figure mythique du quartier, personnage improbable et invisible qui n'apparaît qu'à la toute fin du roman. Une course poursuite s'engage alors entre les deux gamins et les tueurs de la famille. Dans un taudis rendu boueux par une pluie meurtrière, les deux apprentis justiciers naviguent de lieux interlopes en bouges, de chapardages à l'étal en vols de voitures, passent d'un lupanar au zoo de la capitale catalane, s'efforcent de fausser compagnie à une bande de voyous sadiques et d'éviter les envoyés des Celso.

Cette course justicière et initiatique – l'apprentissage de la peur – révèle la zone barcelonaise, sa faune, "rebut humains pathétiques de cette montagne" où les

paumés, les truands en tout genre et de tous âges, les prostitués au grand cœur et les putes vénales, les flics véreux et les familles des taudis se mêlent, cohabitent tant bien que mal, malgré l'énergique injonction maternelle administrée à Fernando d'étudier et de ne pas fréquenter les jeunes du quartier des Bicoques et du Taudis "aux regards et jeux féroces".

Dans ce récit de la falsification et de la manipulation, Fernando fait d'abord figure du naïf aux côtés de Pépito, son aîné en galère et en expérience de la rue, qui détient, lui, toutes les clefs de cette histoire où le Watusi n'est peut-être qu'un bouc émissaire. Pour Fernando, la scène du pseudo-procès se révèle une farce pour travestir la vérité : "je ne compris qu'à ce moment-là, et cette décision mentale allait me durer, Lecteur, presque toute ma vie, que c'était leur façon de faire, mettre en scène et insister jusqu'à ce que le plus bête et le plus courageux, se rendent compte. À partir de ce moment-là, quelle que soit la vérité, c'était cela qui allait être raconté et tous, pour notre bien, nous serions d'accord". Une farce, mais une farce fondatrice qui devrait se rejouer dans les prochains épisodes de la vie de Fernando qui s'en va, avec sa mère, s'installer dans une loge de concierge à Barcelone même, loin des taudis.

Mustapha Harzoune

Sang impur Hugo Hamilton

traduit de l'anglais (Irlande) par Katia Holmes
Préface de Joseph O'Connor
Phébus, 2004, 280 pages, 19,50 euros

► *“Ça sent différemment dans chaque maison : avec certaines odeurs, on se sent tout seul ; avec d'autres on se sent chez soi. (...) Je ne sais pas ce qui rend l'odeur de chaque maison si différente mais chez nous, ça sent comme être heureux et comme avoir peur.”*

Le bonheur chez les Hamilton est d'abord incarné par Irmgard, la mère, allemande exilée en Irlande qui a épousé le très gaélique Jack. Ensemble ils auront cinq enfants dont le petit Hugo qui raconte l'histoire de la famille et évoque dans ce récit autobiographique sa propre enfance dans le Dublin des années cinquante et soixante. Dans ce modeste foyer où l'exil assombrit parfois le regard maternel et où le père n'en finit pas de ruminer son hostilité à l'anglais, Irmgard rayonne. C'est elle qui avec amour prodigue mille et un

conseils, rassure ses enfants, se montre une pédagogue efficace et originale, elle qui leur apprend comment être au monde et aux autres et qu'il est préférable d'appartenir *“aux gens de la parole”* plutôt qu'*“aux gens du poing”*. Et puis il y a les douceurs, les attentions et les gâteaux d'Irmgard, ces gâteaux allemands, les meilleures de toute l'Irlande, ces merveilleuses pâtisseries qui exhalent leur parfum et leur chaleur dans toute la maison et jusqu'aux pages (et à l'écriture) de ce livre tendre et doux comme un câlin d'un fils pour sa mère. Jack n'est pas un mauvais bougre, mais une violence accumulée et rentrée, comme ces souvenirs de famille enfermés dans une boîte cachée au fond d'une armoire, fait que son nationalisme étriqué prend le pas sur ses qualités de père.

La peur est souvent un héritage. Celui de l'Allemagne nazie et d'une lourde culpabilité que porte, secrètement depuis l'âge de dix-neuf ans, Irmgard. Celui aussi de la famine et de l'exil irlandais dans des bateaux cercueils, comme cette obsession paternelle de voir disparaître la langue et la culture gaéliques dévorées par l'ogre anglais.

La question linguistique est au cœur de ce récit, comme celle de l'appartenance culturelle ou nationale. Dans *Sang Impur*,

Hugo Hamilton apporte sa pierre, et quelle belle et grosse pierre, à la construction de cet imaginaire identitaire nouveau que d'autres avec lui – écrivains de l'exil, écrivains créoles, écrivains de la migration, écrivains d'ex-colonies... – donnent à imaginer : *“nous sommes les gens bigarrés, nous n'avons pas qu'un seul porte-documents. Nous n'avons pas qu'une seule langue, qu'une seule histoire. Nous dormons en allemand et nous rêvons en irlandais. Nous rions en irlandais et nous pleurons en allemand. Nous nous taisons en allemand et nous parlons en anglais. Nous sommes les gens tachetés.”*

Peu chaut à certains voisins comme à la bande de gosses du quartier que par leur mère les petits Hamilton appartiennent à une famille hostile aux nazis. Pour les uns et les autres, ce ne sont que des *“Eichmann”* qui méritent l'opprobre et l'agression. Catalogués, fichés, persécutés, ils résistent à la barbarie par la seule force du *“non intérieur”*.

Sang impur, prix Femina 2004, est écrit dans une langue légère, fluide, à l'oralité enfantine, parfaitement maîtrisée par son auteur qui jamais ne donne dans la fausse naïveté ou la mièvrerie. Ce livre est une réussite qui dit des choses graves et essentielles. De belles choses aussi, de très belles choses.

M. H.

L'Invité Hwang Sok-Yong

traduit du coréen par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet
Zulma, 2004, 286 pages, 18 euros

► La vie et l'œuvre de l'écrivain Hwang Sok-Yong montre le sens du voyage du vieux pasteur Ryu Yosop, installé depuis des années aux États-Unis, comme il éclaire cette plongée dans le trou noir de la guerre de Corée. Le pasteur Ryu Yosop décide de retrouver les membres de sa famille dont il est séparé depuis des années et de revisiter son village natal en Corée du Nord. Le séjour ravive les souvenirs de l'exilé mais aussi les crimes et les responsabilités du passé. Comme s'impose aussi la nécessité du pardon. Le pardon pour la paix des morts et pour soulager la conscience des vivants des horreurs d'une histoire troublée et complexe où, comme l'écrivent les traducteurs dans une utile préface : *"il n'y a ni juste ni coupable absolus"*. En Corée, le pasteur retrouvera sa belle-sœur et son neveu, le fils de son frère Yohan qui vient de mourir aux États-Unis et dont, double symbole, il vient mettre en terre un morceau d'os qu'il emporte dans une *"pochette de peau"*, porte-bonheur offert par une mendicante dans les rues de New York avant son départ.

Hwang Sok-Yong est né en Mandchourie en 1943. Ses parents s'y étaient réfugiés pour fuir l'occupation japonaise. Après un séjour de trois ans à Pyongyang, il a cinq ans quand sa famille s'installe en Corée du Sud. Hwang Sok-Yong est l'auteur de nombreux romans

(la plupart sont traduits en français chez le même éditeur et réédités en 10/18). En 1989, il part pour la Corée du Nord. Si en Europe, cette année-là, le mur de Berlin s'écroule, franchir le 38^e parallèle va lui coûter cher. On ne peut encore se jouer des frontières, physiques, idéologiques, culturelles et travailler au rapprochement des hommes.

L'invité, c'est la variole, cette maladie venue de l'Occident : *"elle nous a été transmise par les barbares occidentaux, oui, c'est de ces pays où on croit à de mauvais esprits, qu'elle est venue. L'invité m'a pris mes deux aînés, alors tu imagines ce que je pense de leurs esprits occidentaux... Il n'y a pas de salut pour ceux qui renient leurs origines."* L'invité peut aussi revêtir la forme de ces *"mauvais esprits"*, toujours occidentaux : les idéologies et les religions importées (marxisme ou protestantisme), la rivalité des grandes puissances qui prennent pour champ de bataille un autre pays, des hommes et des femmes qui deviennent, quels que soient leurs appartenances et leurs actes, les instruments et les victimes d'une histoire écrite par d'autres et pour d'autres. C'est la parole des sans voix que donne à entendre ici Hwang Sok-Yong dans un récit sombre et poignant de bout en bout, une polyphonie où se mêlent les voix des vivants et celles des morts, les voix des victimes et

celles des bourreaux, les voix des partisans du Nord et celles des partisans du Sud.

Pourquoi des hommes et des femmes vendent-ils leurs âmes à ces *"invités"* phagocytes ? Pourquoi se fabriquer des prétextes pour tuer, pour haïr, pour *"haïr même les nôtres et nous-mêmes"* ? *"Je me demande pourquoi, à l'époque, je tenais à tant de choses..."*, s'interroge Yohan, l'ancien bourreau. Le temps de la guerre finie, les *"invités"* ne quittent pas forcément les esprits. Hwang Sok-Yong montre aussi le danger d'instrumentaliser les mémoires et de robotiser les victimes par la production de discours et de mots *"creux"*, sans significations. Comme si la guerre devait encore se poursuivre sous une autre forme. Comme si finalement les hommes, pour se rassurer, continuaient à ériger des frontières, au lieu de s'en jouer, au lieu de les franchir, au lieu de les abattre, pour aller à la rencontre de leurs semblables. À son retour dans le Sud, en 1993, Hwang Sok-Yong a été emprisonné pour cinq ans. M. H.

Quand l'empereur était un dieu Julie Otsuka

traduit de l'anglais (États-Unis) par Bruno Boudard
Phébus, 2004, 192 pages, 14,50 euros

► Avant que les Japonaises ne deviennent en Amérique du Nord objets de fantasmes sexuels⁽¹⁾ ou parures siliconées pour jeunes Blacks dans le New Harlem⁽²⁾, il fut un temps où la communauté nipponne des États-Unis était rejetée. Pouvait-on prévoir que ces immigrants américanisés ou en voie de l'être, ces hommes et ces femmes qui, sur les bancs des écoles, commençaient leur journée par le serment d'allégeance et entonnaient des chants à la gloire de leur nouveau pays, allaient être transformés en ennemis par ceux-là même avec qui ils partageaient le quotidien et les promesses du rêve américain ? Tout cela a eu lieu pendant la Seconde Guerre mondiale. Tandis que Vichy livrait des juifs français à l'extermination, les Américains parquaient leurs concitoyens originaires du Japon dans des camps d'internement comme ceux de Fort Mis-

soula dans le Montana, Sam Houston dans le Texas, Lordsburg dans le Nouveau-Mexique, le camp de Tule Lake où étaient regroupés "les antiloyalistes" avant d'être rapatriés au Japon, ou encore le camp de Topaz dans l'Utah. Ainsi la France avec les Espagnols républicains, les juifs ou les Algériens n'a pas le monopole de ces "*campes de la honte*".

C'est cette sombre page oubliée de la glorieuse Amérique qu'écrit Julie Otsuka avec une précision et une froideur chirurgicale, comme volontairement extérieure, indifférente. Pourtant, il ne s'agit pas d'une fiction mais bien d'une histoire réelle. Celle vécue par ses propres grands-parents internés pendant trois ans et cinq mois dans le camp de Topaz, un camp au milieu du désert, dans la fournaise et la poussière de l'été et le froid glacial de l'hiver, un camp entouré de fil de fer barbelé où "*des centaines de baraques en papier goudronné [sont] écrasées sous un soleil de plomb*".

Le texte est dégraissé à l'extrême ne laissant place qu'à une impitoyable recension de faits qui, mis bout à bout, finissent par former un quotidien, un destin dont les protagonistes ne sont plus maîtres, chassés d'une communauté à laquelle ils croyaient appartenir. Il n'y a aucun épanchement, juste des indications, des allusions. L'émotion, la compassion, le sentiment

d'injustice et de révolte naissent des faits et seulement des faits : les ordres d'évacuation placardés sur les murs de la ville, le regard méfiant ou hostile des passants, les interdictions de sortir après 20 heures ou de se déplacer au-delà d'un rayon de cinq miles autour de son domicile, les pancartes "*interdit aux Japs*", les préparatifs du départ, l'abandon des objets familiers, du vieux chien, la prudente nécessité de brûler tout ce qui rappelle le Japon, les matricules épingleés sur les cols, le courrier censuré par le ministère de la Guerre et, sur l'enveloppe, le tampon : "*ressortissant d'un pays ennemi, actuellement en détention*".

La construction est faite d'aller-retour entre le passé et le présent, entre l'avant paisible et heureux et la fin des illusions : l'évacuation, le convoi et l'internement. Julie Otsuka montre comment, autour du drame, la vie continue, comment chacun vaque à son petit train-train, petits moments de bonheur aveugles à la détresse de ses ex-concitoyens emportés dans des trains vers des destinations inconnues et secrètes. Cette indifférence frappe : "*il y avait les gens qui se trouvaient à l'intérieur du train et ceux qui se trouvaient à l'extérieur et, entre les deux, il y avait les stores*." Banal ! Comme si deux mondes évoluaient en parallèle. Pourtant il vaut mieux laisser les stores baissés : "*La dernière fois qu'ils avaient traversé une ville avec les rideaux relevés, quelqu'un avait jeté une pierre à travers une vitre*". L'hostilité alimentée par

des associations comme l'American Legion, les Homefront Commandos ou les Native Sons of the Golden West est là, et le racisme de la société américaine aussi.

D'ailleurs, le retour chez soi ne signifie pas la fin des souffrances et des violences : des maisons seront encore incendiées, dynamitées, des coups de feu continueront de retentir, des cimetières seront encore profanés, les harcèlements seront quotidiens et des visites nocturnes continueront de terroriser des familles.

Comment vivre après une telle épreuve ? L'oubli pour beaucoup est un passage obligé. *"Maintenant que nous étions de retour dans le monde, nous ne désirions qu'une seule chose : oublier"*.

Oublier, nier ce passé récent, nier jusqu'à son identité, jusqu'à son nom pour que *"plus jamais on nous [prenne] pour l'ennemi"*.

Pour d'autres, comme ici le père de famille, le retour à la maison

marque l'entrée dans la maladie, la dépression, le repli paranoïaque et craintif : *"Ils ne nous aiment pas, c'est tout. C'est comme ça. Ne leur dites jamais plus que le strict nécessaire. Et n'allez pas vous imaginer un seul instant que ce sont vos amis."*

Dans les camps, les autorités militaires distribuèrent aux Japonais un questionnaire pour apprécier le loyalisme des internés. De ce questionnaire et de cette douloureuse injustice, la mère tira sans doute le plus sûr et le plus universel enseignement : *"Loyalisme. Antiloyalisme. Allégeance. Obéissance. Des mots, ce ne sont que des mots."*

M. H.

1)- Mako Yoshikawa, *Vos désirs sont désordres*, Flammarion, 2000, voir compte-rendu dans *H&M*, n° 1226, juillet 2000.

2)- À lire sur ce sujet : Jean Hubert Gailliot, *30 minutes à Harlem*, éditions de L'Olivier, 2004.

Ici repose Nevares Pere Calders

traduit du catalan par Denis Amutio et Robert Amutio
Les Allusifs, 2004, 148 pages, 14 euros

► Pere Calders est né à Barcelone en 1912. En 1939, après la victoire des franquistes, il s'exile au Mexique. Il ne retournera en Catalogne qu'en 1962. Les six nouvelles de ce recueil rassemblées pour la première fois en 1980 (pour la version catalane) sont toutes consacrées à ce pays qui l'a accueilli durant plus de vingt ans, aux Indiens et aux métis, qu'il a côtoyés et observés

tout au long de son exil forcé. La nouvelle qui donne le titre à ce recueil raconte le sursaut désempéré, l'instinct de survie plus qu'une lutte consciente et organisée des habitants d'un bidonville insalubre, froid et boueux, sans cesse menacé par les pluies torrentielles, qui acceptent de suivre Nevares, agitateur improvisé, leader derrière qui se cache le peuple des taudis pour investir

le cimetière de la ville et se loger dans les caveaux. Petit à petit, une nouvelle société se met en place. Le temps de l'installation passée, les uns et les autres commencent à jauger le bien du voisin. La grandeur et la luxuriance de certains caveaux suscitent la convoitise des pauvres bougres qui se sont installés dans de modestes bâtisses. Les désirs de consommation, d'aménagement et de décoration des niches funéraires fleurissent, les ci-devant damnés de la terre et les caveaux s'embourgeoisent, la concurrence s'imisce. *"Un ordre savamment établi est rompu"*, un autre se met en place et avec lui *"indiscrétion, médisance, envie [et] vanité"*. Même le sage Nevarès n'a plus sa place dans cette société nouvelle. Chassé, l'ancien leader n'a plus de peuple. Un comité autoproclamé qui se réunit à la taverne du cimetière s'auto-investit en pouvoir suprême et se charge de la redistribution des biens (entendre des caveaux). Ainsi, constate Nevares, *"les espoirs réalisés ne dureraient jamais longtemps, et à chaque ascension correspondait une chute plus dure"*.

Dans *Frivole fortune*, Trinidad tue Lalo son collègue de chantier. Il déguise sa petite affaire, prend la place du macchabée auprès de Lupe, sa veuve, et empoche sa paie. Bon prince, avec l'argent, il achète un bijou pour sa nouvelle amie et compagne et se voit gratifier par l'étourdi commerçant de dix pesos de trop.

Dans une autre nouvelle, la fin tragique de la vieille Dona Xabela

donne l'occasion d'une veillée bien arrosée pour une morte bien peu amène de son vivant. Au petit matin, le fils de la maison et ses amis, passablement "cuits", refusent de laisser les services des pompes funèbres emporter le corps de la défunte. Ils préfèrent incinérer eux-mêmes la chère disparue et, avec elle... brûler la maison.

Les récits de ce livre ont pour trame des faits réels. Rien n'y est vraiment inventé. La plume du Catalan mort en 1994 s'efforce de saisir la singularité de ce peuple et de traduire, dans une prose

dénuée de tout lyrisme, comment les choses les plus étranges à l'entendement occidental sont réalisées ici avec un naturel absolu. La mort, le désespoir, la mélancolie, la pauvreté frayent avec la vie, la générosité, les débordements, l'humour ou la dérision. La réalité, prosaïque et tragique, se mêle à l'absurde, sur cette terre où tout manque "sauf la douleur et la misère", et où les gens sont, d'expérience, convaincus "que les bonnes choses ne se réalisent jamais ou alors seulement en échange d'un plus grand mal".

M. H.

Mille regrets Vincent Borel

Sabine Wespieser, 2004, 400 pages, 22 euros.

► Le XVI^e siècle n'en finit pas d'inspirer nos contemporains et nombreux sont les auteurs qui y cherchent quelques lumières pour comprendre les bifurcations des sociétés et des hommes ou simplement éclairer les routes que nous empruntons aujourd'hui et dont nous ignorons vers quel nouveau continent elles mènent l'humanité toujours en marche. Vincent Borel ne revisite nullement Montaigne et le message de la Renaissance, il ne cherche pas dans le sillage de Christophe Colomb ou dans le combat de Las Casas à interroger l'Autre et à dessiner les contours d'un moderne métissage. Dans ce quatrième roman, ce Gapençais de quarante-trois ans installé à Paris embarque son lecteur sur *La Viole de Neptune*, une galère de Charles Quint. La Médi-

terrannée est alors agitée par l'opposition entre le déclinant empereur du Saint Empire et Soliman le Magnifique. Au cœur de cette rivalité, moins religieuse que géopolitique, il y a Gombert, le chantre châtré, Garatafas, le beau et solide Turc et le malheureux Sodimo, passionné d'orfèvrerie et de sculpture, expert en miniature jaloux de Benvenuto Cellini. Les trois hommes sont ballottés dans les soubresauts du siècle, jouet de la providence, instrument d'une intrigue d'espionnage et incarnation symbolique de l'absurdité mortifère des intégrismes et autres "théories de l'hygiène raciale". Eh oui, le XVI^e siècle et ses guerres de religions peuvent aussi enseigner la tolérance et la fraternité, si ce n'est entre les hommes, du moins entre les gens du livre et aider à

admettre que Turcs et chrétiens ne sont pas "nés pour une éternelle détestation". Et si, pour cette magistrale démonstration, les homoncules n'y suffisaient pas, Vincent Borel convoque la sainte Trinité ou "l'Unique à trois faces" – entendre Yahvé, Dieu et Allah – et accessoirement quelques divinités grecques, pour railler l'Onu, c'est-à-dire "l'Organisation des nés uniques", chrétiens, musulmans ou juifs.

Il est impossible de raconter cette histoire riche en personnages, en événements, en rebondissement et en références historiques, où le lecteur passe de la cour impériale aux galères, d'Alger – la cité corsaire qui compte alors cent mosquées mais "n'en possède pas moins deux synagogues et deux chapelles catholiques" – à Rome mise à sac, de Wittenberg où Luther, "troquant le vin pour la bière", écrit "plus d'épîtres que saint Paul n'en rota" à Marseille et Toulon, où la flotte de Barberousse n'en finit pas de mouiller attendant que le roi de France en termine avec l'élaboration de sa géniale tactique.

Vincent Borel offre un récit savoureux et passionnant. Le lecteur apprend mille choses sur les activités des hommes et sur la langue de ces temps lointains. Le texte est chatoyant et musical, sensuel et gourmand, la phrase chaloupe, l'adjectif bat la mesure, et l'apophtegme (parole mémorable ayant valeur de maxime, nldr), souvent irrévérencieux, joue la syncope dans un rythme sans faiblesse. Tandis que sur *La Viole*



de Neptune, Gombert monte une chorale de galériens où un “*infi-dèle*” chante des psaumes chrétiens, la neige des monts de l’Atlas est ramenée en contrebande dans des tonneaux qui baignent à cinq brasses de profondeur, là où l’eau reste froide, pour satisfaire la gourmandise de la cour d’Espagne et surtout de la gent féminine entichée des sorbets à l’orange.

À Alger, les trois infortunés compères sont achetés par le bey Hassan. Il est le dernier membre de ce quatuor d’humanité. Il traîne aussi une sombre histoire : capturé en Sardaigne, il s’appelait alors Daniel, il a été témoin de l’assassinat de sa famille par les hommes des frères Barberousse. Aroudj veut le tuer, mais Kheir ed-Din réussit à sauver et à adopter l’enfant en échange... de sa castration. À Alger, l’islam populaire, accort et léger, sait braver les interdits et “*le vin du chrétien [éclairer] la pensée du mahométan*”. Autour de Hassan, les séances théologiques entre docteurs de la foi musulmane et rabbins démontrent à Gombert que “*d’une religion – et d’un livre – à l’autre, il y a peu de différences. Les trois sont dans chacune, et ces dissemblances sur*

lesquelles se crispent les esprits malintentionnés aident plus les puissants qu’elles ne consolent les pauvres.” Hassan aidera ses amis à fuir. Il les dotera d’un secret militaire censé assurer leur fortune en pays chrétien. “*Mille regrets*”, la chanson de Gombert, et un tatouage exécuté par Sodimo sur la peau de Garatafas en seront la clef. Les trois amis parviennent à fausser compagnie aux hommes de Barberousse, laissant l’antique Icosium (ancien nom d’Alger en l’an 25 avant Jésus-Christ, ndlr) aux prises avec l’islam rigoriste des janissaires et avec les “*entourloupes barbues*” fomentées contre les juifs et contre Hassan Agha. Mais, sur les routes du vieux continent, nos trois fugitifs voient aussi “*l’incendie religieux croître et les inquisiteurs pulluler*”. M. H.

L’instinct d’Inèz

Carlos Fuentes

Traduit de l’espagnol (Mexique) par Céline Zins
Du monde entier, Gallimard,
2003, 198 p., 17,50 euros *

La fille et le trombone

Antonio Skarmeta

Traduit de l’espagnol (Chili)
par Alice Seelow
Grasset, 2004, 382 p.,
20,90 euros

L’obsession de L.,

Howard Norman

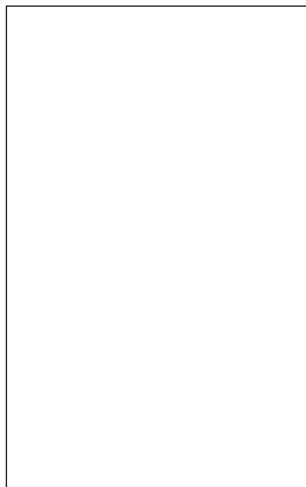
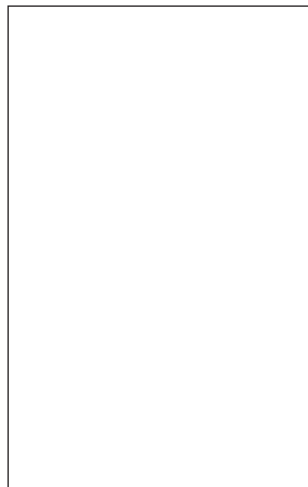
Traduit de l’anglais (États-Unis) par Mona de Pracontal
Christian Bourgois, 2004,
406 p., 25 euros

► Voici trois romans où l’art – en l’occurrence la musique, le cinéma et la photographie – tient une bonne place. Le premier, le roman de Carlos Fuentes, est tout entier tourné vers la musique. L’histoire qui en est la trame se noue entre un chef d’orchestre français et une cantatrice mexicaine. Leur première rencontre a lieu à Londres en 1940 et c’est

cette année-là que le chef d’orchestre monte *La damnation de Faust* d’Hector Berlioz. Plusieurs années plus tard, ils se retrouvent pour travailler ensemble et vivre une passion impossible. Carlos Fuentes joue sur les effets de miroir et donne à ses personnages des doubles. Ce dédoublement engendre plusieurs histoires avec des scènes et des paysages appa-

raissant dans une profondeur trouble et insaisissable. C’est une manière pour l’auteur mexicain de construire une variation autour du rapport au temps et au passé. Le passé et le futur se mélangent au gré des complicités et des tensions prenant sens dans cet univers musical.

Dans le roman d’Antonio Skarmeta, on retrouve aussi la musique



dans une histoire où le cinéma tient la plus grande place. C'est par les yeux d'une petite fille "blanche" qui veut ressembler à celles, plus basanées, qui l'entourent, qu'on découvre d'abord un bout d'Amérique latine avant de voyager sur le continent. Cette petite fille, confiée à un grand-père émigré de longue date, est orpheline. Elle vit ses premières années à Antofagusta, un port du Chili, avant de connaître Santiago et surtout le cinéma. C'est par l'intermédiaire de l'écran qu'elle connaît les États-Unis et ses stars. On la suit tout au long de ses années d'adolescence, dans ses amitiés et ses histoires d'amour, dans le contexte politique et cultu-

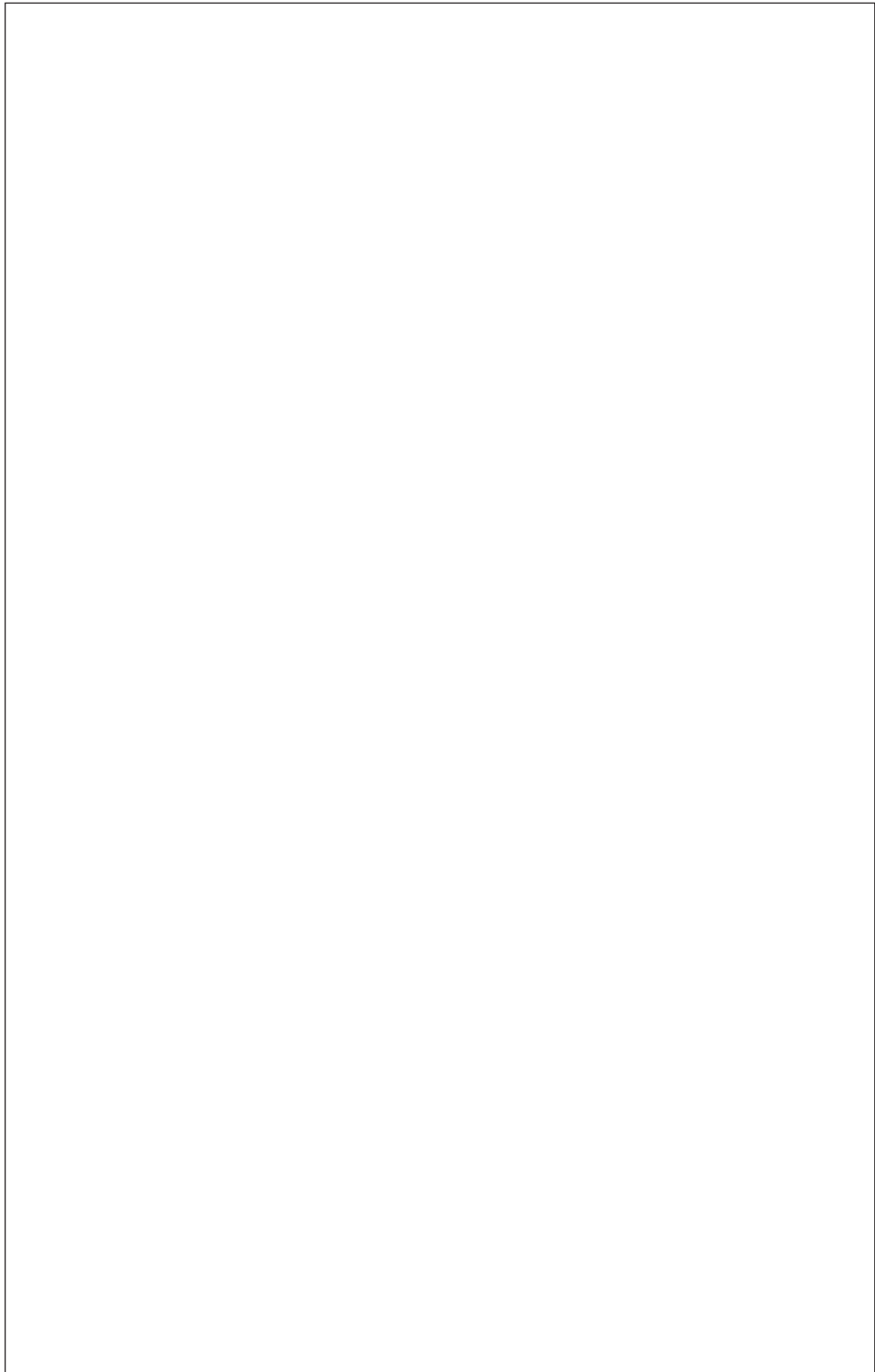
rel du pays de ces années où le rêve américain est partout présent. Antonio Skarmeta, auteur de la *Noce du poète* (Prix Médicis étranger 2002) réussit là un roman où se combinent émotion et humour pour parler des rêves d'une jeune femme et du Chili des années soixante, ces années qui précèdent l'arrivée de Salvador Allende et les rapports que l'on sait avec les États-Unis.

Enfin, dans celui d'Howard Norman, c'est la photographie qui sert de lien. L'histoire se déroule en 1927 à Churchill, une ville de l'État du Manitoba, aux États-Unis. C'est là que Peter Duvett, assistant d'un photographe, rencontre l'épouse de ce dernier et

tombe sous son charme. La photographie constitue le trait d'union entre ces trois personnages. Car, outre la relation amoureuse et ses complications, la relation à cet art devient vite obsessionnelle pour l'assistant qui se met à partager l'attrait que sa maîtresse ressent pour la "photographie spirite". Dans ce type de photo, les visages d'êtres disparus ou oubliés apparaissent d'une manière surprenante. On frôle le surnaturel dans une histoire marquée par une dimension morale, où se mêlent passions et ambitions artistiques.

Abdelhafid Hammouche

* Vient de sortir en poche Folio, 2005, 208 p., 5,30 euros



hommes & migrations

Cité nationale de l'histoire de l'immigration

Adresse postale : 4, rue René-Villermé, 75011 Paris • Tél. : 01 40 09 69 19 • Fax : 01 43 48 25 17
www.histoire-immigration.fr • info@histoire-immigration.fr

Un demi-siècle d'immigration en France

En 1950, Jacques Ghys (1914-1991) fondait *Les Cahiers nord-africains*, première revue de réflexion et d'action sur la présence de l'immigration maghrébine en France, éditée par l'association d'alphabétisation Amana.

En 1965, les *Cahiers* prenaient acte de la diversification des flux migratoires en France et devenaient *Hommes & Migrations*. La revue, pionnière et unique en son genre, publiait dès cette époque des dossiers de fond et des articles de réflexion faisant autorité sur les sujets les plus divers, mêlant volontairement les regards et laissant la parole aussi bien aux praticiens de terrain qu'aux spécialistes universitaires ou aux décideurs politiques.

De 1999 à 2004, *H&M* a été éditée dans le cadre du groupement d'intérêt public Adri (Agence pour le développement des relations interculturelles). Depuis le 1^{er} janvier 2005, elle est éditée par le Gip Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNHI) qui a repris les activités de l'Adri. La plus ancienne des revues traitant des phénomènes liés ou consécutifs à la mobilité humaine aborde le siècle nouveau avec la même volonté que par le passé de comprendre, d'expliquer et d'accompagner ces questions.

Comité d'orientation et de rédaction :

Mogniss H. Abdallah, Rochdy Alili, Augustin Barbara, Jacques Barou, Hanifa Cherifi, Christophe Daum, François Grémont, Abdelhafid Hammouche, Mustapha Harzoune, Le Huu Khoa, Marie Lazaridis, Khelifa Messamah, Juliette Mince, Gaye Petek, Marie Poinot, Catherine Quiminal, Edwige Rude-Antoine, Alain Seksig, Anne de Tinguy, André Videau, Catherine Wihtol de Wenden

Directeur de la publication : Luc Gruson

Rédacteur en chef : Philippe Dewitte †

Secrétaire de rédaction : Pascale Coutant - **Collaboration :** Frédérique Le Brun

Maquettiste : Sandy Chamailard

Site Internet : Guillaume Robert, Renaud Sagot

Promotion et abonnements : Karima Dekiouk

Vente au numéro : Nejb Lakhram

Conception graphique / Logo : Jean-Luc Hinsinger / Cicero
15, rue de la Folie-Régnault, 75011 Paris - jl.hinsinger@cicero-sa.fr

Impression : Autographe
10 bis, rue Bisson, 75020 Paris

Diffusion pour les libraires :
DIF'POP, 21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris - Tél. : 01 40 24 21 31

Les titres, les intertitres et les chapeaux sont de la rédaction. Les opinions émises n'engagent que leurs auteurs.
Les manuscrits qui nous sont envoyés ne sont pas retournés.

ISSN 0223-3290 - Inscrit à la CPPAP sous le n° 55.110

Hommes & Migrations est publiée avec le concours de :



Bon de commande à retourner à

hommes & migrations

4, rue René-Villermé, 75011 Paris

Nom : Prénom :

Organisme :

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

Téléphone : E-mail :

(Cochez les cases correspondant à votre choix)

Je m'abonne pour un an (6 numéros)

Je me réabonne (abonné n° :)

Institutions, bibliothèques, entreprises : France 58 € Étranger 77 €

Particuliers et associations : France 49 € Étranger 67 €

Je commande numéro(s)

(Cochez les numéros commandés sur la liste au verso, 12 € TTC)

Montant de la commande

Pour l'étranger, compter 1,50 € supplémentaire
de frais de port par numéro

Montant total du règlement

Reporter le montant TTC

..... €

..... €

..... €

..... €

..... €

..... €

Je règle ce montant :

par chèque bancaire ci-joint à l'ordre de Agent comptable du Gip CNHI

par versement sur notre compte à la Paierie générale du Trésor - 75097 Paris
cedex 02

RIB n° 10071 75200 20001000721 55

IBAN : FR76 1007 1752 0020 0010 0072 155 - BIC : BDFEFPXXX

Important : Pour nos abonnés à l'étranger, nous ne pouvons accepter les chèques.

Si l'adresse de la facturation est différente de l'adresse ci-dessus, prière de nous l'indiquer

.....
.....

Date

Signature



Numéros disponibles*

Liste complète des numéros disponibles sur www.adri.fr/hm

2005

Les chantiers de l'histoire - n° 1255 - mai-juin	12 €
Chinois de France - n° 1254 - mars-avril	12 €
Trajectoires d'exils - n° 1253 - janvier-février	12 €

2004

Langues de France - n° 1252 - nov.-décembre	12 €
Enfants sans frontières - n° 1251 - sept.-octobre	12 €
Réseaux sociaux en migration n° 1250 - juillet-août	12 €
Médiations et travail social - n° 1249 - mai-juin	12 €
Femmes contre la violence - n° 1248 - mars-avril	12 €
Vers un lieu de mémoire de l'immigration n° 1247 - janvier-février	12 €

2003

France-USA : agir contre la discrimination 2 - Méthodes et pratiques n° 1246 - novembre-décembre	12 €
France-USA : agir contre la discrimination 1 - Philosophies et politiques n° 1245 - septembre-octobre	12 €
Français et Algériens - n° 1244 - juillet-août	12 €
Le temps des vacances - n° 1243 - mai-juin	12 €
Marocains de France et d'Europe n° 1242 - mars-avril	12 €
Incrimisés, discriminés... - n° 1241 - janv.-février	12 €

2002

Migrants.com - n° 1240 - nov.-décembre	12 €
Africains, citoyens - n° 1239 - sept.-octobre	12 €
Frontières du droit d'asile - n° 1238 - juill.-août	12 €
Diasporas caribéennes - n° 1237 - mai-juin	12 €
Retours d'en France - n° 1236 - mars-avril	12 €
Flux et reflux - n° 1235 - janvier-février	12 €

2001

France, terre d'Asie - n° 1234 - nov.-décembre	12 €
Nouvelles mobilités - n° 1233 - sept.-octobre	12 €
Vies de familles - n° 1232 - juillet-août	12 €
Mélanges culturels - n° 1231 - mai-juin	12 €
Europe, ouvertures à l'Est - n° 1230 - mars-avril	12 €
Vie associative, action citoyenne n° 1229 - janvier-février	12 €

2000

L'héritage colonial - n° 1228 - nov.-décembre	12 €
Violences, mythes et réalités - n° 1227 - sept.-oct.	12 €
Au miroir du sport - n° 1226 - juillet-août	12 €
Santé, le traitement de la différence n° 1225 - mai-juin	12 €
Marseille, carrefour d'Afrique n° 1224 - mars-avril	12 €
Regards croisés France-Allemagne n° 1223 - janvier-février	12 €

1999

Pays-de-la-Loire - n° 1222 - nov.-décembre	12 €
La dette à l'envers - n° 1221 - sept.-octobre	12 €

Islam d'en France - n° 1220 - juillet-août	12 €
Combattre les discriminations - n° 1219 - mai-juin	12 €
Laïcité mode d'emploi - n° 1218 - mars-avril	12 €
La ville désintégré ? - n° 1217 - janvier-février	12 €

1998

Politique migratoire européenne n° 1216 - novembre-décembre	12 €
Les Comoriens de France - n° 1215 - sept.-oct.	12 €
Solidarités Nord-Sud - n° 1214 - juillet-août	12 €
Des Amériques noires - n° 1213 - mai-juin	12 €
Immigrés de Turquie - n° 1212 - mars-avril	12 €
Le racisme à l'œuvre - n° 1211 - janvier-février	12 €

1997

Portugais de France - n° 1210 - nov.-décembre	12 €
D'Alsace et d'ailleurs - n° 1209 - sept.-octobre	12 €
Médiations + Australie - n° 1208 - juillet-août	12 €
Imaginaire colonial - n° 1207 - mai-juin	12 €
Citoyennetés sans frontières - n° 1206 - mars-avril	12 €
Réfugiés et Tsiganes - n° 1205 - janvier-février	12 €

1996

Chômage et solidarité - n° 1204 - décembre	6,70 €
Intégration et politique de la ville n° 1203 - novembre	6,70 €
Les foyers dans la tourmente - n° 1202 - oct.	6,70 €
A l'école de la République - n° 1201 - sept.	6,70 €
Canada - n° 1200 - juillet	6,70 €
Réfugiés et demandeurs d'asile n° 1198-1199 - mai-juin	12,90 €
Antiracisme et minorités - n° 1197 - avril	6,70 €
Jeunesse et citoyenneté - n° 1196 - mars	6,70 €
Cités, diversité, disparités - n° 1195 - février	6,70 €
L'Italie - n° 1194 - janvier	6,70 €

1995

Détours européens - n° 1193 - décembre	6,40 €
Musiques des Afriques - n° 1191 - octobre	6,40 €
Tsiganes et voyageurs - n° 1188-89 - juin-juil.	12,60 €
Après les O. S., le travail des immigrés n° 1187 - mai	6,40 €
Rhône-Alpes - n° 1186 - avril	6,40 €
Histoires de familles - n° 1185 - mars	6,40 €
D'Espagne en France - n° 1184 - février	6,40 €
Passions franco-maghrébines n° 1183 - janv.	6,40 €

1994

Pour une éthique de l'intégration n° 1182 - décembre	6,40 €
Sarcelles - n° 1181 - novembre	6,40 €
L'étranger à la campagne - n° 1176 - mai	6,40 €
La mémoire retrouvée - n° 1175 - avril	6,40 €

1993

Le bouddhisme en France - n° 1171 - décembre	6,40 €
Mariages mixtes - n° 1167 - juillet	6,40 €

* Le port est compris pour la France. Pour l'étranger, ajouter 1,50 euros de frais de port par numéro.